

---

**PRIX : VINGT-CINQ CENTIMES**

---

# ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

—❖❖❖—

## SOMMAIRE :

- I. — ÉMERSON. — Poésie.
- II. — Paul ADAM. — Le reporter Stanley.
- III. — Bernard LAZARE. — Juifs et Israélites.
- IV. — Gabriel MOUREY. — Théophile Gautier.
- V. — Georges VANOR. — A Lourdes.
- VI. — Jean E. SCHMITT. — Les méfaits de l'État.
- VII. — Francis VIELÉ-GRIFFIN. — Tendances socialistes.
- VIII. — Lettre de A. Ferdinand HÉROLD.
- IX. — Notes et Notules.

—❖❖❖—

PARIS

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

—

Le 1<sup>er</sup> Septembre 1890

# ENTRETIENS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant le 1<sup>er</sup> du mois.

---

Abonnements : six mois : 3 fr. ; — un an : 5 francs

**Pour abonnements, dépôts, vente au numéro, etc..., s'adresser directement à M. Edmond Bailly, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.**

---

*Tout abonnement non perçu directement par M. Bailly n'est pas valable.*

---

**DES FLEURS DE BONNE VOLONTÉ**

**Œuvre posthume de Jules LAFORGUE**

---

*En souscription chez M. E. Dujardin, 11, rue Le Peletier*

# POÉSIE

---

...En Poésie, il nous faut un miracle : l'abeille vole parmi les fleurs, de la menthe à la marjolaine, et façonne ce qui n'est ni la menthe ni la marjolaine, mais du miel ; le chimiste mêle l'hydrogène et l'oxygène pour former un nouveau corps, qui n'est ni l'un ni l'autre, mais de l'eau ; et le poète, de même, écoute les dires humains, contemple toute la Nature, pour nous rendre, non ces choses qu'il ouït et vit, mais une nouvelle et transcendante Unité.

La Poésie est le perpétuel effort vers l'expression de l'esprit des choses, effort qui, dépassant le corps brut, pénètre sa vie et sa raison d'être, et voit, derrière l'effet éphémère et fugace, la nécessité immanente de sa cause.

La Poésie se révèle en ce trait essentiel, qu'en chaque minute de son harmonie s'exhibe une activité mentale témoignée par un emploi nouveau de l'idée et de l'image, par une vélocité surnaturelle de la perception des analogies : autant de mots, autant de poèmes. C'est une présence d'esprit qui livre miraculeusement au gré instantané du Poète tous les moyens d'expression de la pensée et du sentiment ; et le Poète prodigue en cette heure une vitalité qui suffirait, et au-delà, aux soixante-dix années de son voisin le bourgeois.

Le terme « génie » dans sa forte acception implique ceux de force imaginative, symbolisme intellectuel, langage figuratif. Une profonde vision des choses concrète toujours — comme fait la Nature — la pensée en un objet. Dès qu'un homme a maîtrisé un principe et en perçoit les adductions et déductions, les terres, les eaux, les cieux, s'offrent à lui pour vêtir d'images sa pensée. Dès

lors tous la comprendront, car il a pu trouver des symboles de signification universellement identique.....

Peu nombreuses sont les idées, innombrables les formes, en le vestiaire spacieux aux manteaux bigarrés dont se vêt l'Unité toujours pareille. Les savants sont bavards et vaniteux; mais ramenez-les seulement, avec insistance, au principe et à la définition : les voilà muets et myopes. Qu'est-ce, le mouvement? qu'est-ce, la beauté? la matière? la vie? Essayez de les pousser, ils auront perdu leur loquacité. Ils en reviendront à Platon, à Proclus, à Swendenborg : L'invisible, l'inpondérable est la seule Réalité. Vers où coule le fleuve de l'éternelle métamorphose?..... Je ne sais qu'une chose, c'est qu'une vorace Unité change toutes choses en Cela qui ne change pas...

RALPH WALDO EMERSON.

---

# LE REPORTER STANLEY

---

J'écrivis quelque part, l'hiver dernier, que Stanley, déclarant sauver Emin-Pacha des mahdistes, se moquait sans façon du monde européen. Emin-Pacha, ancien médecin allemand, émigré faute de clientèle, puis attaché aux expéditions de Gordon, avait quitté à temps Khartoum et les Anglais, dès que parurent se gêner leurs affaires.

Il pénétra dans un pays plus occidental, parmi des populations accueillantes, s'y établit, régna sans conteste; il pensait avoir trouvé le repos et l'aisance souhaités pour la fin de sa carrière, et rien ne semblait devoir jamais l'en priver, car les mahdistes opéraient assez loin de ses frontières et ne gagnaient à leur prosélytisme aucun de ses sujets.

Il préparait là, par conséquent, un centre de civilisation qui deviendrait un jour fort utile à l'action européenne générale. Rien ne l'inquiétait. Il accomplissait paisiblement son œuvre, lorsque soudain Stanley parut à l'horizon, précédé de la terreur publique et de son ordinaire réputation de massacreur qui rend hostiles aux nouveaux venus toutes les populations déjà visitées par lui. On se souvient qu'Emin résista, peu disposé à lâcher sa royauté nègre pour les subsides, parcimonieux de la société européenne qui laisse volontiers mourir de faim ceux de ses enfants inhables à l'intrigue et à l'escroquerie légale.

Mais Stanley demeurant dans le pays, pillant et tuant de droite et de gauche, parvint vite à exaspérer le peuple noir qui appela les mahdistes à son secours. Emin, compris dans l'aversion générale contre les blancs, dut enfin se laisser ramener à Zanzibar et venir y reprendre le collier de misère.

Comme il tenta de protester, on le menaça, on le déclara fou et traître ; un jour même on le jeta par mégarde du haut d'un balcon ; il se fendit le crâne, mais guérit, au désespoir du reporter yankee.

Celui-ci cependant, revenu en Europe, se faisait acclamer par les Bons Belges qui le traitèrent de héros, lui offrirent bouquets et médailles. Le roi Léopold l'embrassait.

Les Bruxellois lui donnèrent des sérénades. Gand chanta sa grandeur d'âme et Anvers son désintéressement. Des contrefacteurs de l'exploration Stanley organisèrent aussitôt des voyages circulaires aux Grands Lacs ; et porté sur le souffle de la gloire, Stanley mit son cœur aux pieds d'une belle âme qui le comprit.

Malheureusement, à Bruxelles comme à Monaco, la veine ne dure pas.

Les fabricants de fusils qui éclatent et de pistolets sans point de mire, ce dont ils s'honorent, avaient été les principaux meneurs du triomphe de Stanley ; il parvenait toujours, dans ses tournées en Afrique, à leur placer quelques grosses de rossignols entre les mains naïves et confiantes des indigènes. Ce petit commerce fructifiait grâce à lui. Le voyageur étonné rencontrait dans les cases maint nègre dénué d'avant-bras ou simplement sans main. C'étaient les fusils du marchand blanc qui faisaient le mal. Mais le marchand blanc était loin là-bas, par-delà les sables et les océans. Stanley tenait sa petite commission. Il n'y a pas de police ni de tribunal aux Grands Lacs.

Cela n'était rien. Voici qu'un monsieur enseigne que Stanley n'a jamais retrouvé Livingstone pour l'excellente raison que Livingstone n'a jamais été perdu. Au moment précis où Stanley pataugeait dans la boue des marécages pour découvrir les traces du célèbre clergyman, celui-ci recevait régulièrement le *New-York-Herald*, le journal même auquel l'astucieux reporter avait persuadé la nécessité de sa plaisante mission. Perdu dans un pays difficile, il arriva par hasard, après des mois de fausse route et de retours sur ses pas, devant la case de Livingstone qui le remit froidement dans le bon chemin et lui permit de regagner la côte.

Alors, grâce à un ingénieux charlatanisme, Stanley excita l'enthousiasme public. Les collégiens dévorèrent ses récits fantaisistes. Les journaux illustrés publièrent sa figure. Les académies l'écoutèrent. Il devint un personnage. Heureux d'une si parfaite réussite, il recommença ses facéties, tua quelques centaines de nègres par année, vogua en pirogue sur les lacs et les fleuves, et vola les pauvres gens de teint noir.

Aujourd'hui, il s'avère que ce héros est un simple bateleur qui s'est fait une situation en exploitant l'immonde ignorance du public.

Voilà qui est dit. Il conviendrait maintenant de renvoyer ce reporter à ses « chiens écrasés ».

PAUL ADAM.

N. B. — Au temps où je faisais de la politique en province, il fallait parfois relever les incongruités des folliculaires indigènes. J'y pourvoyais sans agrément. Répondre à des provinciaux, et pour de la politique, passe ; mais entamer une polémique à masque littéraire avec les plus jeunes sujets de nos provinces belges, mon amour-propre n'y saurait consentir. Je renvoie aux notes de Baudelaire, sur leur pays et leurs pères. Personne ne récusera sans doute la compétence de cet écrivain ; et il enseigne ce qu'il faut penser.

P. A.

---

# JUIFS ET ISRAÉLITES

---

Si cette déjà lointaine tragédie, d'une famille lasse de la faim et de la misère, et cherchant dans la mort le refuge suprême, si ce drame ne peut plus par son ancienneté, deux mois bientôt, susciter la pitié qu'accorda une seconde l'âme des contemporains, elle peut du moins encore servir de thème à d'utiles réflexions.

Je ne sais si monsieur Drumont éprouva, à la lecture de ce fait divers, la profonde stupeur qui me saisit : Huit personnes de *race* semitique, réduites au suicide par un dénûment aussi parfaitement constaté qu'insuffisamment secouru ! Une seule personne de cette confession en serait arrivée à cette extrémité, qu'on l'aurait pu expliquer par un certain amour, exagéré certes, du paradoxe, ou par une étrange et rare anomalie, mais huit. Il ne me déplut pas, un instant, de rêver ces Hayem comme de modernes Machabbés désireux de sauver des financiers trop connus ou des politiciens mal cotés, en soulevant une pitoyable douleur parmi les antisémistes, et n'hésitant pas pour cela à descendre dans le *scheol* hanté par les ancêtres. Mais il me suffit de réfléchir à la qualité de ceux-là qu'aurait protégés cet héroïque sacrifice, pour le repousser avec horreur. Il est pénible de supposer longtemps que certains, parmi les hommes, soient susceptibles d'inspirer d'aussi méritoires dévouements. Ainsi donc il y en a aussi qui pour n'être pas aryens, peuvent être des misérables, pis encore il s'en trouve chez les israélites à qui rien dans l'existence ne peut et ne doit réussir. Ces Hayem, que la presse a tenu pendant quelques jours à laver de l'accusation de judaïsme, étaient parmi la lamentable cohue des humbles, qui peinent et qui gémissent, avec



pour unique but la mort libératrice. Assurément ils ont donné un enseignement déplorable : n'auraient-ils pas dû savoir que la société qui se sert d'eux en leur refusant le droit de vivre, leur conteste le droit de mourir? Un moment on crut que la dernière survivante de cette famille funeste serait poursuivie, quelques hommes, fort clairvoyants en fait de questions sociales, approuvaient cette mesure, à laquelle on renonça. Ces bourgeois éclairés avaient, à leur sens, raison. Ils savaient parfaitement que si les malheureux, taillables toujours et corvéables à merci malgré les conquêtes modernes, s'affranchissaient de l'existence, on ne trouverait bientôt plus personne pour payer les impôts. Aussi conseillerai-je vivement à ces économistes, peut-être un peu trop timorées, de ressusciter d'antiques procédures et de faire pendre en effigie cette famille Hayem : comme exemple. Il est vrai qu'en ce cas particulier on pourrait attribuer cet acte de justice bourgeoise à des raisons plus spéciales, et arguer d'un sérieux antisémitisme, ce qu'il faut éviter. Puisqu'il en est, parmi ceux-là qu'on représente comme ayant dans leurs mains crochues enserré tout l'or du monde, beaucoup qui souffrent ployés sur des glèbes amères, beaucoup qui périssent semblables à leurs Frères chrétiens tués par la faim trop souvent triomphante, puisqu'il en est de ceux-là, l'antisémitisme est mauvais, ou, du moins, il est à la fois trop et pas assez exclusif.

Si l'on interroge le plus ardent des antisémites, il ne verra nulle difficulté à admettre, que l'on trouve parmi les israélites des hommes honnêtes, respectables, capables d'actions généreuses, susceptibles de hautes et bienveillantes pensées. Que de fois, dans la *France Juive*, ces idées sont-elles affirmées. Il semble même, à la lecture des livres du bon arya croisé contre les infidèles, que le mot juif est un simple qualificatif aussi bien applicable à des maures, à des huguenots et à des catholiques, quand ils se dirigent suivant une norme détestable ayant pour caractéristique la trop exclusive et constante poursuite de leurs intérêts aux dépens du prochain. Juif serait un type général et universel, une forme mère dont participeraient des milliers d'êtres appartenant à des races diverses, à des pays différents à des religions dissemblantes.

D'un autre côté, si l'on veut voir dans l'antisémitisme une manifestation religieuse, je crains qu'on ne se trompe lourdement, et ce point de vue ne sera admis que par ceux-là qui auront intérêt à le faire admettre. La foi est devenue désormais trop lâche, pour permettre des croisades dans le sens absolu du mot. D'une part les israélites n'ont pas des convictions bien fermes; comme disait le père Ratisbonne « ils ne sont plus juifs, ils ne sont pas encore chrétiens ». La religion hébraïque est depuis longtemps tombée dans un rationalisme bête, elle paraît emprunter ses dogmes à la déclaration des droits de l'homme, elle oublie, comme le protestantisme, cette chose essentielle : qu'une religion sans mystère est semblable à la paille du blé dont on a vanné le grain. D'autre part, l'état d'âme théologique des chrétiens n'est pas très propre à une pareille intolérance; l'estimable intransigeance de Torquemada n'est pas de mode, et l'air, qui nous est coutumier, ne peut plus faire surgir des rêveurs semblables à l'illustre inquisiteur. La vraie cause de l'antisémitisme est sociale, tous ceux du parti l'affirment avec une parfaite bonne foi : c'est la même cause qui fait se ruer, maintenant que défaille le siècle, ceux qui n'ont rien, contre ceux qui ont trop. Cela étant, il se produit une équivoque, qui simplement fâcheuse, pour l'instant, peut devenir un jour très dangereuse. « A l'heure de la crise suprême, est-il dit dans la *Dernière Bataille*, quand il y aura de l'électricité dans l'air, rien ne pourra sauver les Rothschild ». J'avoue que cette perspective m'affecte peu, si cette minute arrive, je ne serai pas parmi les improbables suisses qui défendront les perrons de ces monarques nouveaux. Mais il y a autre chose. Certes, chez beaucoup, la conception du Juif, être spécial, essentiellement capitaliste, prévaudrait, et la différence serait faite par eux du banquier trop habile, du politicien trop roué, du journaliste trop adroit, et de l'israélite qui vit de son travail et accomplit loyalement sa fonction, commerçant, magistrat, savant, soldat ou artiste. Ce jour-là, monsieur Renan pourrait facilement préserver quelques membres des diverses académies, et monsieur Cladel plusieurs de ses confrères; quand à la masse, le symbole social deviendrait pour elle le symbole plus facile à saisir d'une confession religieuse, et il y au-

rait alors des humbles qui paieraient une fois de plus pour les puissants. Cependant ceux-là ont des droits à être défendus, et il ne serait par bon qu'ils pâtissent, ceux-là sont des israélites et ne sont pas des juifs, car il y a des juifs et des israélites.

Le juif (beaucoup sont juifs qui tels devinrent, sans y être destinés par leur race, mais y étant voués par de natives vertus) c'est celui qui est dominé par l'unique préoccupation de faire une fortune rapide, qu'il obtiendra plus facilement par le dol, le mensonge et la ruse. Il méprise les vertus, la pauvreté, le désintéressement. La bête qu'érigèrent jadis dans le désert les tribus infidèles est restée son unique adoration. Quand le juif est journaliste, le journal est pour lui un moyen de lucre, et il l'exploite de toutes les façons. Il a le particulier talent qui consiste à découvrir les plus obscures passions et il les sait flatter, satisfaire, encourager, et du dévergondage de tous il fait sa gloire. Il sait être obscène et il sait être chauvin, tour à tour; il exploite la populaire tendance à se retirer des hauts esprits qui effrayent, et il met la langue à la portée des plus bas; il remplace l'esprit par le calembour inepte, l'éloquence par la phraséologie, l'enthousiasme par l'épilepsie. Le journaliste alors ment, affole, dérègle, et quand les quotidiennes colonnes ne lui suffisent plus, il s'installe au théâtre où il abêtit. Quand le juif est banquier, il possède pour le mal une puissante organisation, un sombre génie. Il est orgueilleux, cupide et faux. Il accumule les tromperies qui vont de la filouterie adroite et même banale, au vol audacieux; perpétuellement il songe à des machinations subtiles, à des manœuvres hardies. On le trouve partout, car partout il puisera de l'or: auprès des gouvernants qui empruntent, près des inventeurs naïfs qui n'ont pu que créer, à la tête de sociétés innombrables, qu'il soutient du mensonge de son éloquence fascinatrice. Si des désastres arrivent il sera à l'abri: que servirait l'habileté à conquérir la fortune, si elle ne pouvait préserver des suites fâcheuses? Pour que l'apparente justice se puisse toujours attester, il y a les faibles et les simples, ceux qu'on nourrit de miettes, qu'on engraisse, qu'on abandonne, et qui sauvent. Quand le juif est politicien, il arrive par le charlatanisme, le tapage et

la flatterie. Il est intrigant, fécond en supercherie, et dans la politique il ne verra le plus souvent que la possibilité de payer ses dettes, de s'enrichir par l'agio et la spéculation : les protestations sur la grandeur de la France, la glorification des principes révolutionnaires ou même de la monarchie de droit divin couvriront tout cela, et l'aideront à trafiquer de tout ce que les hommes considèrent comme grand. En résumé, sont juifs ceux pour qui l'intégrité, la bienfaisance, l'abnégation ne sont que des mots ou des vertus qui se monnaient, ce sont ceux qui font de l'argent le but de la vie et le centre du monde.

Mais à côté de ce judaïsme méprisable, pourri par la cupidité, haineux des nobles gestes et des généreuses volontés, il est des êtres tout différents, il est des Israélites. Ceux-là, on ne les connaît pas et on les oublie trop. Ils n'ont pas d'histoire, on ignore leurs noms, car jamais ils ne furent mêlés à des procès retentissants, à d'interlopes aventures, à des spoliations éclatantes. Depuis des années, ils vivent paisibles, attachés au sol qui les vit naître, où d'innombrables générations se sont succédées (je parle et ne veux parler que des Israélites de France, les autres me sont indifférents et étrangers). Ils sont pauvres ou médiocrement riches, bornés dans leurs désirs, avec seulement devant eux l'étroit horizon de relatif bien-être qui est celui de la foule. Ils savent qu'il existe des financiers puissants, on leur fait croire qu'ils doivent de ces banquiers tirer leur gloire, ils ne protestent pas, ayant des millions entassés l'éblouissement coutumier au peuple ; mais ils ne demandent pas à être semblables à ces ploutocrates gentilshommes : ils savent confusément de quels pleurs leur fortune est faite. De ces Israélites, les uns sont ouvriers, les autres petits commerçants ; ceux-ci sont médecins, et ils n'ont pas élu cette science pour conquérir les secrets des familles, comme l'a dit un jour M. Drumond, qui empruntait à Eugène Süe l'opinion que ce romancier professait sur les jésuites, avec tout autant de justice ; ils sont magistrats et leur intégrité ne peut être soupçonnée ; ils sont soldats, la plupart officiers vivant de leur solde, amoureux des guerres possibles, puisqu'ils sont descendants d'antiques héros ; ils sont artistes et ils vivent dans

le respect de leur art, dédaigneux de l'inavouable gloire des juifs du vaudeville et de l'opérette.

Et tous ces Israélites sont las de se voir confondre avec une tourbe de rastaquouères et de tarés; ils sont las de cette perpétuelle équivoque qui les range parmi des spéculateurs véreux, des fabricants de musique imbécile, des journalistes sans esprit, des chroniqueurs efflanqués, des politiciens sans talent, des faiseurs malhonnêtes qui les déshonorent et pour lesquels ils ressentent le juste mépris qui est universel. Comme ils ne voient pas le danger ils se taisent, d'ailleurs ils sont trop simples (pourquoi des Sémites ne seraient-ils pas simples, des Aryens étant dissolus), et pour cela qu'ils sont simples, il est juste qu'en leur faveur des voix s'entendent, il est juste qu'ils soient soutenus. N'eurent-ils pas des torts? (je ne parle toujours que des Israélites de France) — si : le tort de se laisser diriger par des indignes, celui de croire leurs supérieurs ceux qui méritent à peine de les servir, et le tort non moins grand de se laisser imposer par des hommes intéressés, une prétendue solidarité qui les assimile à des changeurs francfortois, des usuriers russes, des cabaretiers polonais, des galiciens prêteurs sur gage, avec lesquels ils n'ont rien de commun. Je reviendrai une autre fois sur cette solidarité qui est une solidarité juive et non une solidarité israélite. Toutes ces fautes que commirent les Israélites de France, il faut les leur montrer, il faut leur crier bien fort, car un peu dorment-ils, de rejeter loin d'eux les lépreux qui les corrompent : qu'ils vomissent la pourriture qui les veut pénétrer. Mais l'erreur est vénielle, et il siérait que les anti-sémites, justes enfin, deviennent plutôt anti-juifs, ils seraient certains, ce jour-là, d'avoir avec eux beaucoup d'Israélites.

BERNARD-LAZARE.

---

# THÉOPHILE GAUTIER

---

Les joyeux félibres dont nos amis les belges envient avec raison l'esprit d'à-propos — pratiquent en ce moment leur sport annuel. Chaque été, au plus fort des chaleurs, ils procèdent officiellement à la résurrection de quelques gloires défuntes, auciennes ou modernes.

De du Bartas à Théophile Gautier, *viâ* Cortile de Prade; tel était l'itinéraire de cette saison.

Par les villes puantes et vermineuses du Midi, par les campagnes brûlées de soleil, on s'en va, bannières au vent, en gueulant des chansons décentralisatrices, parmi des senteurs d'ail et de dépotoir, inaugurer des monuments, ériger des statues — œuvres toujours géniales de quelque sculpteur toujours méconnu; on banquette furieusement à l'ombre imaginaire des pins et des oliviers; on sue et on chante; on s'embrasse, on répand quelques larmes de joie et des Durance d'éloquence; et le dieu Mistral, après avoir tiré de son grand écrin de maroquin noir la fameuse coupe de Sainte-Estelle, glorieusement ressuscite le mystère des communions antiques.

Quelques-uns, il m'est consolant de le croire, apportent en tout ceci une parfaite bonne foi, un loyal et louable enthousiasme; les autres suivent sur parole et pour le bénéfice de publicité qu'ils savent en retirer — députés en rupture de sièges, chroniqueurs-pontifes, heureux de se révéler aux provinces ignorantes de leur gloire, poètes, lauréats d'académies et de jeux floraux qui y vont inévitablement de leurs strophes mucilagineuses, chefs d'orphéons en mal de cantates, etc., etc. C'est le cortège indispensable.

Quand tout est fini, justice est faite : la France compte un grand homme de plus.

\*  
\* \*

C'est le propre des grandes individualités, de faire école, de se perpétuer en une lignée d'imitateurs qui s'appliquent à faire revivre impersonnellement, en des œuvres souvent éphémères, les procédés de leur maître. Il est des cas où l'élève parvient à compléter l'effort de son devancier; en général, au contraire, il est d'avance et quand même dévoré par cette personnalité absorbante. Les poèmes mondains de MM. Armand Silvestre et Catulle Mendès, par exemple (et puisqu'il s'agit ici du peintre d'*Emaux et Camées*), sont une continuation de cette formule parnassienne qu'institua Théophile Gautier. Sont-ils meilleurs ou pires? peu nous importe. Ce qui est indiscutable, c'est que les romans peut-être suggestifs, à coup sûr suggérés de M. Paul Alexis, ne sont que de médiocres superfétations de *Madame Bovary*.

Certes, et il faut le dire nettement, s'il y eut jamais méthode littéraire impuissante, et inapte à produire autre chose que des œuvres transitoires, c'est bien la méthode parnassienne. Il fallut à Baudelaire son génie et son catholicisme pour n'être pas étouffé par l'atmosphère moisie de cette boutique de bric-à-brac. Et chaque fois que j'ouvre les *Fleurs du mal*, je m'afflige d'y voir s'étaler en dédicace le nom de l'homme qui dût être le moins propre à les comprendre. Que de fois je fus tenté de l'arracher, cette page que le volume retourné écrase à jamais de tout son poids.

Ne soyons pourtant pas injustes. Gardons-nous de suivre l'exemple de ces habiles tenanciers qui crurent nécessaire à leur réputation de jeter par-dessus bord des camarades tels que le génial Verlaine. Aujourd'hui encore, ils persistent à ignorer Jules Laforgue et méprisent Racine...(!) plaignons-les.

Oui, Gautier fut *lui-même* un poète, malgré qu'il se soit exagérément préoccupé de ces futilités de décor et de forme qui devaient servir de gagne-pain à tous ceux de sa génération littéraire. On sait la méthode M. de Banville — cette perruque chauve — tient un cours de cuisine poétique.

Quant au grand prosateur que fut Gautier, une seule chose me peine, c'est de constater que *Mlle de Maupin*

demeure le point de départ de toute l'élégante pornographie moderne que débitent, aux dépens des éditeurs, les heureux garçons coiffeurs de cette belle littérature règnante.

Et l'on s'étonne ensuite que la dépopulation augmente ! Les jeunes filles s'endoctrinent en ces maléfiques lectures : elles boivent et mangent le vice ; chose horrible : la haine de la maternité leur vient. Quant aux jeunes gens, la littérature naturaliste, issue du romantisme et du parnasse, l'abject naturalisme s'est chargé de faire l'éducation de leur cœur et de leur conscience.

\*  
\* \* \*

Cependant, il est consolant de voir une réaction se produire enfin parmi la *véritable* génération intellectuelle. Les jeunes hommes, qui portent les cheveux courts et se permettent d'avoir de correctes attitudes et de ne pas ignorer le savoir-vivre, sont instruits, délicats et réfléchis. Depuis longtemps, ils ont perdu le goût des expériences futiles, des vaines extériorités ; ils estiment qu'il y a au monde mieux à faire que d'aligner des rimes riches ; ils songent à Dieu et à leur Ame, trop respectueux du passé spiritualiste de la France pour ne pas mépriser les barbares qui ont ravagé le patrimoine des Bossuet, des Montesquieu, des Flaubert.

\*  
\* \*

A un des plus belliqueux champions de la cause démodée du gilet rouge, qui, en une éloquence de brasserie, invectivait brutalement un soir les poètes de la *Divine Comédie* et de *Britannicus*, un de nos amis, avec le calme de la certitude et du dédain, répondit :

IL EST VRAIMENT TEMPS QUE VOUS MOURIEZ

GABRIEL MOUREY.

---



# LA NOUVELLE JÉRUSALEM

---

*Lourdes, 21 août 1890.*

Aujourd'hui jeudi 21 août, vingt sept trains ont jeté dans cette localité plus de trente mille pèlerins.

Ils sont venus du Nord brumeux, de l'Est blond, du Midi sonore pour affirmer la résurrection spirituelle de la France et clamer devant les autels lumineux la victoire de la patrie croyante. Malades de corps, débiles d'âmes, ils trouveront par l'effet de leur foi la guérison de leur âme intérieure ou de leur corps supplicié. Ceux qui ont le sein rongé par des tares natives, ceux qui ont le cœur gangréné par le doute, tous seront sauvés par la ferveur et régénérés par la prière. La prière ! d'ici, elle s'élève partout comme un parfum murmuré ; elle monte, unanime et passionnée, de ces groupes d'humains qui sont là, prosternés, les bras en croix, les lèvres baisant la terre consacrée, l'esprit sublimisé par l'humilité volontaire. Elle s'envole vers la bonté accueillante de la Madone, et retombe en bienfaits surnaturels, en rosée divine de miracles sur les suppliants revivifiés. J'ai vu ce matin une femme sortir de la piscine merveilleuse et marcher, légère, en brandissant les béquilles sur lesquelles elle s'y était portée ; j'ai touché ses vêtements, et elle m'a en sanglotant, raconté sa guérison. J'ai assisté à d'autres prodiges et le médecin qui m'accompagnait les a constatés, bouleversé dans l'orgueil de sa science. Quel spectacle que ce défilé lamentable de pauvres infirmes, portés devant l'autel par les dignitaires de l'Eglise cathédrale, et se levant souvent de leur brancard de torture, comme Lazare s'éveilla du linceul ! Certes, quand on lève les yeux vers la grotte ardente, quand on regarde la statue qui préside à ces miracles, ce n'est plus une Vierge de pierres et d'étoffes

que l'on voit, mais une réelle apparition supraterrrestre, la même Reine qui apparut à Bernadette, ceinturée du bleu du ciel, avec des roses jaunes sur ses pieds nus.

\*  
\* \*

En ce jour de pèlerinage national la petite ville est parcourue par les dissemblables exogènes; il y a des basques à culotte de velours et à vastes bérets, des Parisiennes à chaperons fleuris, des vosgiennes à toquats, des cévenoles à coiffes rutilantes; il y a des mendigos vermineux, des béquillards vacillants, des chantres rubiconds; et des dominicains blancs, des franciscains bruns, des carmes gris, des abbés noirs; mais toutes et tous portent sur le cœur l'étincelante croix rouge qui les désigne et les rallie comme des soldats du signe comme des ambulanciers de l'église militante. Mais la ville n'offre pas cet odieux aspect de foire que communiquent à une localité tous les grands-concours de foule; le recueillement des pèlerins n'est point troublé par les offres des débitants de lorgnettes; et on ne trouve pas, même à trois cent mètres de la Basilique, ces installations de cafés qui firent scandale autour de l'Arc de Triomphe, la veille des funérailles d'Hugo. Au contraire d'un caravansérail tapageur, c'est un lieu de silence ou de chants sacrés; c'est le sanctuaire des croyances fraternisées par le même amour. En cette époque de persécution religieuse où les gouvernants s'acharnent contre les sœurs de charité et volent le pain des pauvres prêtres, cette manifestation de la piété évoque les réunions légendaires où les premiers chrétiens s'assemblaient pour fortifier leur jeune foi qui devait renouveler le monde.

A distance, il est aisé de contester ou de railler les vertus de l'eau de Lourdes et de ricaner aux dépens des bons croyants. Mais la réalisation évidente des souhaits formés devant une Image, le fait éblouissant d'une prière publique obtenant après deux heures une guérison publique, ces prodiges peuvent-ils être attribués à l'hallucination des visionnaires ou au charlatanisme clérical? J'ai vu là un de ces vaillants mangeurs de prêtres, un de ces esprits forts qui déjeûnent avec du jésuite, dînent avec de l'ignorantin et soupent avec des drôlesses; à la

table d'hôte, il blasphémait plus plaisamment à chaque lampée et s'amusait à gêner les abbés de ses théories vineusement positivistes. Je le rencontrai, le soir, devant l'autel votif; le pauvre homme se détourna pour me cacher l'émotion de ses yeux humides; il portait sur la poitrine un scapulaire qu'il alla furtivement mouiller à la source et qu'il serra contre ses lèvres avec un reste un peu honteux de respect humain. Cette convalescence morale ne fut pas la moins intéressante.

Si les privilèges providentiels de Lourdes attirent des légions innombrables de croisés, la magnificence des cérémonies instaure en leurs esprits des souvenirs inoubliables. La grotte sactifiée avec cette vierge qui semble un diamant de chair, le sanctuaire avec ses guirlandes d'exvotos, témoignages des merveilles eucharistiques; l'Eglise du Rosaire, édifiée dans le grandiose décor des altitudes pyrénéennes: voilà des cîmes d'où les homélies doctrinales descendent plus efficaces et où la bénédiction du Saint-sacrement se lève comme une hostie solaire.

Mais la procession aux flambeaux dans la nuit est peut-être le plus étonnant spectacle pour des yeux humains. Sur l'esplanade circulaire de la basilique, trente mille pèlerins, *l'un derrière l'autre*, ont défilé hier soir, de neuf heures à deux heures; les Fils de Saint Dominique suivaient les oblats de Marie Immaculée; puis les Révérends de l'Assomption, puis les chefs de pèlerinages, puis ces équipes de brancardiers, choisis parmi les plus nobles familles de France, puis toutes les milices de Bruxelles, d'Amiens, de Bourges, de Rennes, de Poitiers, de Bordeaux. Chacun portait un cierge et un chapelet et chantait l'Ave Maria des ligueurs de la Vierge. Par une illusion admirable, la Blanche Croix des Bretons, contournée par la marche inverse des pèlerins, semblait marcher lumineuse vers les reposoirs des fleurs saintes. Et les modulations flottantes de ces antiennes semblaient l'âme d'un peuple de lumières, l'âme exaltée en hommages de musique et de clarté. Et quand sur cette foule soudain silencieuse, un prédicateur à face de prophète leva le crucifix, je compris qu'en bénissant cette nouvelle Jérusalem, il saluait une Rome future.

# LES MÉFAITS DE L'ÉTAT

---

Il ne se passe pas un jour sans qu'on ait l'occasion de constater que l'Etat ne peut rien faire, ni pour aider au fonctionnement du corps social, ni contre les dangers qui menacent les citoyens. L'Etat qui devrait être la suprême garantie contre les agressions ou dehors et contre celles du dedans, s'ingénie à éviter de donner son appui aux citoyens attaqués, lésés, mis en danger de mort; et, par contre, se mêle de tout ce qui ne le regarde pas, gênant les transactions commerciales par des lois qui tombent comme des bombes, élevant des barrières où il faudrait des routes, créant des règlements et instituant des employés où il faudrait favoriser l'indépendance des individus.

Cela tient beaucoup à la confiance que le pays ne cesse de garder en la sagesse et la toute puissance de ses gouvernants. Il semble qu'il ne vienne à l'idée de personne de se rappeler le peu de qualités morales et les pauvres connaissances pratiques dont disposent ceux-ci. En cherchant soigneusement parmi les députés, on trouverait difficilement, à part un très petit groupe de gens sensés et renseignés, autre chose que des trafiquants de couloirs et des inquiets de popularité : pour tout dire : des politiciens. Même connaissant presque toujours l'impéritie de leurs mandataires, les électeurs, du jour où ils les ont créés, leur croient soudain advenu un génie nouveau, une initiation soufflée du ciel, et ces hommes une fois revêtus du prestige de députés, deviennent les médiateurs, les saints de qui toutes bénédictions doivent être attendues. La grande superstition de la politique d'autrefois, dit Spencer, c'était le droit divin des rois; la grande superstition de la politique d'aujourd'hui, c'est le droit divin des parlements. L'huile d'onction, semble-t-il, a glissé, sans

qu'on y prenne garde, d'une seule tête sur un grand nombre, les consacrant, eux et leurs décrets.

On accepte donc toutes les modifications, toutes les perturbations apportées par les lois, avec une confiance inébranlable, sauf à gémir à l'heure où l'on constate, les dégâts causés par ces lois, et en réclamer d'autres.

\*  
\* \*

Les catastrophes de St-Etienne montrent l'Etat en plein jour, coupable de tout le mal : Les procédés de ventilations ouvertement condamnés par des praticiens expérimentés et instruits, sont précisément ceux qui ont été *conseillés* d'abord, *imposés* ensuite par le gouvernement.

Le rapport de M. Chosson impute la catastrophe du 29 juillet à l'insuffisance de l'aérage général et en particulier à l'insuffisance de l'aérage dans l'endroit où eut lieu l'explosion. Plus loin, il reconnaît que l'explosion ne peut être attribuée à la lampe trouvée ouverte à cinquante mètres du foyer ; d'autant que cette lampe, à cause de la disposition de la galerie, n'a pu être envoyée à cette distance par le coup de grisou.

Voilà comment il se fait qu'une loi mauvaise, et elles le sont payer toutes, peut causer la mort de nombreux individus qu'elle est censée protéger. L'Etat vient de tuer des mineurs ; il en tuera bien d'autres si on le laisse faire.

De quel droit intervient-il dans le fonctionnement de la mine ? ce n'est pas son rôle, il n'est pas mineur, ni ingénieur, ni actionnaire. Son rôle est de protéger les citoyens les uns contre les autres. Il devait donc garantir aux ouvriers que, dans les cas d'accident ou de mort, les responsabilités seraient réelles ; que les compagnies payeraient *réellement* pour le mal causé par leurs négligence, et non seulement payeraient les frais et restitueraient, sous forme de pensions, les moyens d'existence enlevés par leur faute aux survivants, mais seraient *punies* pour n'avoir pas mis en œuvre les moyens de prévenir le malheur. C'est ainsi qu'il agit pour protéger les compagnies contre les soulèvements des mineurs ; en de tels cas sa conduite ne reste juste qu'à la condition d'être la même pour les deux partis. Or, non seulement l'Etat ne protège pas les ouvriers, mais dans le cas actuel il les tue.

Il n'est pas question ici d'assurances, ni de caisses de prévoyance : Un ouvrier qui prélève sur son salaire une somme quelconque pour assurer ou sa retraite, ou un capital à sa famille en cas d'accident, agit pour son compte, et personne n'a rien à voir dans le traité qu'il conclut avec une compagnie d'assurances même si elle se confond avec la compagnie industrielle exploitante, comme il arrive souvent.

L'Etat seul pourrait (et devrait bien) intervenir toutes les fois que la Compagnie d'assurances ne paie pas intégralement la somme qu'elle s'est engagée à payer ; or, quand on le lui demande, il n'intervient jamais que pour favoriser les assureurs.

C'est aux compagnies industrielles qu'il faudrait imposer, dans son intégralité, la responsabilité matérielle du capital productif représenté par un ouvrier vivant. L'Etat ne leur impose rien, ou passe sur leurs exactions.

Cela n'empêche pas d'ailleurs ces mêmes ouvriers, toujours sacrifiés, de réclamer toujours l'appui de l'Etat et d'espérer en leurs députés *ouvriers* pour proposer quelque *bonne loi*....

\*  
\* \*

Voici que le rapport sur l'incendie de l'Opéra-Comique est enfin connu : encore une occasion de s'extasier sur la beauté du fonctionnement de l'Etat. Constatons tout d'abord que s'il fait mal ce qu'il fait, au moins y met-il le temps. Mais enfin le rapport est donné. « M. Trélat vous a dit par quels moyens on pouvait espérer d'éviter l'incendie ; M. Charles Garnier, de quelle façon les théâtres doivent-êtré disposés intérieurement ; M. Charles Girard, quels produits ignifuges peuvent être employés pour rendre les décors ininflammables ; M. Bunel, quelles sont les mesures d'ordre et de police à prendre dans une salle de spectacle, etc. »

Chacun de ces messieurs a constaté que des améliorations pouvaient être apportés, que d'aucunes sont déjà introduites partout, mais que, enfin, il n'y avait pas de garantie absolue contre le feu, puisque la pose des fils électriques peut occasionner l'incendie, puisque que les produits ignifuges ne sont pas sûrs, puisque la peur

suffit à écraser des centaines de gens dans un couloir, etc., etc. La conclusion — une conclusion de la plus haute nouveauté, mais c'est M. Claretie qui l'a trouvée, — c'est que la seule façon de prévenir l'incendie consiste à ne jamais interrompre une minutieuse surveillance.

Il n'était pas nécessaire de laisser brûler un théâtre pour trouver cela. Eh bien ! y avait-il quelqu'un, employé par l'Etat ou délégué par l'administration du théâtre, pour le surveiller ? quelqu'un de responsable ? Il me semble bien qu'on n'a su trouver personne. Pourtant si quelqu'un avait existé sur qui pût tomber *toute* la responsabilité du sinistre, le théâtre fût-il en étoupe, n'aurait jamais brûlé.

Tout de même, l'extravagante d'une intervention de l'Etat dans une entreprise théâtrale quelconque semble ne pas être rendue plus éclatante par les flammes de l'incendie. En vertu de quel principe, pour quelle utilité, pour quelle beauté l'Etat fait-il des frais, donne-t-il des subventions ? Qu'en résulte-t-il ? une œuvre ? Non, un incendie.

\*  
\* \*

Quel service l'Etat a-t-il rendu contre le phyloxéra ? Ce qu'il a fait, il l'a fait sur la pression de l'opinion, et l'opinion a eu tort cette fois-là, comme toutes les fois qu'elle a demandé à l'Etat de légaliser ses réclamations et ses résolutions. Aujourd'hui il faut que l'Etat envoie des tonnes de sulfure de carbone aux riches vigneron qui n'ont pas su, ni voulu, prendre les précautions prophylactiques que M. Chandon a si énergiquement prises.

A l'époque où M. Pasteur vaccinait du charbon, une opposition formidable ne se serait pas élevée, et en tout cas aurait été plus rapidement réduite sans l'intervention de l'Etat.

\*  
\* \*

Il faudrait pourtant commencer à voir que l'Etat ne fait que du mal quand il se mêle de quelque chose. Et au lieu de chercher toujours le mieux par lui, on devra plutôt lui arracher, lambeau à lambeau, tous les éléments de vie sociale dont il dispose.

Voilà qu'il refond ses programmes universitaires, et de la façon la plus stupide, au moment où la leçon vient de lui

être faite par des écoles ne possédant pas tous les moyens dont il dispose pour le succès.

Croyez-vous que cette leçon profite aux gens ? Elle ne profite ni à ceux qui aiment les écoles religieuses, ni aux républicains du gouvernement. La conclusion pour les premiers est que les écoles religieuses sont meilleures ; pour les seconds, qu'il faut prendre des mesures stérilisant le succès des écoles religieuses ; et les deux partis ont tort. La vérité c'est que les écoles libres, fonctionnant librement, seront toujours meilleures que des casernes ; et que les programmes, les peaux d'ânes et les livrets scolaires seront toujours des entraves au travail spontané des élèves, et des étiquettes dissimulant la valeur réelle, en plus ou en moins, des lauréats. Aujourd'hui, en France, plus un individu a de valeur individuelle, plus il a de peine à se caser dans la société ; l'organisation des récompenses et le service des titres ne sont pas peu dans la puissance de ce ministère dominant tous les autres, créant de creuses personnalités obstructrices et dominatrices, et qu'on pourrait appeler le ministère de la considération.

\*  
\* \*

L'Etat sort de son rôle toutes les fois qu'il se mêle d'autre chose que de garder les citoyens les uns des autres et contre l'ennemi du dehors. Nous venons de voir comment il les protège à l'intérieur. Il serait facile de montrer qu'il les protège tout aussi mal au dehors.

Pour nous, il est de plus en plus désirable que l'Etat, abandonnant tous les jours sa prépondérance ou même son intervention dans les affaires quelles qu'elles soient, restreigne son rôle à la protection des citoyens et recherche les moyens à employer pour que cette protection coûte le moins cher possible.

JEAN E. SCHMITT.

---



## “ TENDANCES SOCIALISTES ”

---

On s'en voudrait de blâmer, les « tendances socialistes » de M. François Coppée, car, qui sait? sa petite prose duodécasyllabisée peut émouvoir quelque pitié dans le cœur atrophié du boutiquier — où le Poète a perdu espoir de pénétrer — et, certes, il n'est pas méprisable que notre « poète national » mette en alexandrins les sorties politiques et souvent judicieuses de M. Francis Magnard. — M. Coppée aurait donc notre sympathie, n'était, malheureusement, l'absolue incapacité où il est de parler « socialisme » ému ou émouvant : car M. Coppée n'est pas du peuple, et M. Coppée n'est pas de race affinée : M. Coppée est de la toute petite bourgeoisie de l'intelligence — honni soit qui mal y pense ; mais comment aussi pourrait-il parler utilement à l'aristocratie (dont il ignore la psychologie), du prolétaire (dont il ignore l'âme)?

Dans ce pauvre *Marc Lefort*, par exemple (le texte n'est plus sous mes yeux, mais peu importe) : — M. Coppée insulte l'honnête ouvrier, en le qualifiant d'anarchiste, mot qui implique (pour M. Coppée) l'usage haineux et lâche de la dynamite ; il insulte aux pathétiques illuminés de l'anarchie, en les représentant comme il fait ; il insulte à la femme du peuple, en mettant dans sa bouche de simple une suite d'aphorismes d'une bourgeoisie plate-ment irraisonnée, et tels que plusieurs générations d'« Assis » en peuvent seules faire éclore d'une cervelle ; il insulte à la langue française... mais passons.

La plus basse et la plus indigne des insultes, il la lance bêtement au mécanicien mourant :

Comment! dans toute sa dignité humaine, oubliant, — devant le haut sentiment du devoir qui l'ennoblit dans la

mort et dont le seul accomplissement est sa récompense — oubliant et le bourgeois ventru qu'entraîne sa locomotive, et le ministre omni-présent qu'elle mène à quelque inauguration, l'Homme, noble et insigne de beauté tragique, surgit sous la blouse et meurt pour sa conscience même, pour sa gloire d'être libre, POUR L'HUMANITE ! — Comment ! alors que le Poète ne devrait être que pour dire cela bien haut, au dessus des petites gens de l'heure, agrandissant en symbole la beauté du bien et la vérité du beau, — une misérable voix se fait entendre (au nom de la Poésie, grand dieux !) qui n'émeut pas même la bête bourgeoise — accourue « hors des voitures » pour voir broyer un crâne et jaillir une cervelle — si ce n'est d'une pitié méprisante pour tant de servile naïveté : « Il est mort pour les bourgeois, cet esclave hurleur, il est bien votre serf, allez... allez, roulez ! » — M. Coppée n'a pas senti l'indécente lâcheté de cette injure à un cadavre, ou il ne l'aurait pas formulée.

Quand à l'homme *Sandwich*, il hait trois choses :

1<sup>o</sup> Les Révolutionnaires (il n'a évidemment aucun intérêt à ce que les choses changent, aucun mécontentement dans l'âme, aucun désir de se venger de la société !) il les hait parce que les Versaillais lui ont tué son fils ;

2<sup>o</sup> Les financiers, par qui il a perdu ses économies — ça a dû se faire par l'intermédiaire d'un agent de change, ce placement, sur ses conseils probablement, ou sur les conseils de quelqu'un — le peuple aime les personnifications dans l'espèce. C'est le mauvais conseiller qu'il haïra. Tenez, c'est comme si un poète nécessairement avait contribué (malgré lui, en dépit de ses protestations) à une anthologie (par exemple) dont M. Coppée, comme associé de l'éditeur (une hypothèse), tirerait quelque bénéfice à l'exclusion de tous les autres co-auteurs : ne serait-il pas vraisemblable qu'il en voulût surtout à M. Coppée ? car il est humain, quand on crie « au voleur ! » de désigner celui qui vous a dépouillé, fit-il partie d'une bande ;

3<sup>o</sup>... Mais voici assez d'analyse.

A quoi peuvent aboutir de pareilles « études sociales » fut-ce en première page du *Figaro* ; on lit à la troisième page des journaux à un sou, de plus navrantes réalités :

Une dame Pauline Vandrisse, âgée de trente-deux ans, mère de quatre enfants en bas âge, demeurant rue de Torcy, 33, était plongée depuis quelque temps dans la plus noire misère.

Son mari était devenu fou à la suite de pertes d'argent, et avait été enfermé à l'asile Sainte-Anne.

Restée seule avec ses quatre enfants, elle lutta tant qu'elle put contre la misère. Mais malgré ses nombreuses démarches, la malheureuse ne pouvait trouver d'ouvrage.

Cependant le 31 décembre dernier, l'espoir renaissait dans le ménage. Vandrisse guéri de son accès d'aliénation mentale sortait de Sainte-Anne. Hélas ! cet espoir fut de courte durée.

Le lendemain matin, 1<sup>er</sup> janvier, comme Mme Vandrisse et ses enfants adressaient leurs souhaits de bonne année au malheureux qu'on croyait sauvé, il tomba mort dans leurs bras.

Alors ce fut la misère pour les survivants. La mère tomba malade, dut vendre les quelques objets qu'elle possédait, et, malgré toutes ses répugnances, fut contrainte enfin de s'adresser au bureau de bienfaisance.

Les visiteurs firent l'enquête accoutumée. Ce ne fut dans la maison et dans le voisinage qu'un concert de louanges en faveur de la pauvre veuve.

Alors la généreuse Assistance publique, devant un tel résultat de l'enquête, ne put faire autrement que de venir en aide à cette pauvre famille.

*On lui donna dix francs !*

Il est vrai d'ajouter que ce secours fut renouvelé aux mois de mai et juin.

Dix francs par mois pour cinq personnes, c'est peu. Heureusement que des personnages charitables vinrent en aide à Mme Vandrisse, et que le concierge obtint du gérant de la maison qu'il attendit patiemment le paiement des loyers.

Vers le 15 juillet, Mme Vandrisse s'adressa de nouveau à l'assistance publique. Elle en reçut l'imprimé suivant :

L'administration de l'Assistance publique a le regret de vous informer qu'elle n'a pu accueillir la demande de secours que vous lui avez adressée.

La malheureuse résolut alors d'en finir avec la misère.

Elle s'enferma avec ses enfants et leur demanda s'ils voulaient mourir avec elle. Les pauvres petits éclatèrent en sanglots.

— Oh ! je disais cela pour rire, dit la mère.

Et elle se remit à chercher de l'ouvrage.

Mardi dernier, elle envoya dans la soirée son fils aîné chercher soixante centimes de charbon. Elle coucha ses enfants dans la première pièce et s'enferma dans l'autre.

Mercredi matin, à leur réveil, les enfants trouvèrent leur mère asphyxiée. Elle avait allumé deux réchauds et s'était donné la mort.

L'Assistance publique n'a rien à se reprocher, cette fois. N'a-t-elle pas secouru la famille Vandrissse ? Ne lui a-t-elle pas donné, pour cinq personnes, trente francs, depuis la mort du mari, ce qui fait trois centimes par jour, par personne.

Mme Vandrissse, « ne hait pas 3 choses » elle ne meurt pas « pour le Bourgeois » mais PAR LE BOURGEOIS. Elle meurt DE FAIM.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

---

# CORRESPONDANCE

---

A M, VIELÉ-GRIFFIN, Paris, 122, rue de la Pompe

*Lampas, par Lamastre. (Ardèche), le 21 août 90.*

Mon cher Confrère,

Je vous remercie de m'avoir envoyé les Revues où l'on me fait l'honneur de parler de mon humble article sur Berlioz. A vrai dire, on n'y répète pas autre chose que les admirations traditionnelles ; comme je n'ai jamais eu la prétention de forcer à ne pas admirer Berlioz et comme je sais toute la difficulté qu'il y a à détruire une légende, je ne crois pas devoir répondre — pour le moment du moins — à la lettre de *l'Ouvreuse* et à l'article du *Roquet* ; peut-être, un jour, avec un vaste appareil de documents et de notes, développerai-je cette étude — dût-on me crier encore que je n'ai pas de but autre que de venger mon grand-père d'un feuilleton des *Débats*.

Je ne crois pas non plus, qu'il y ait lieu de répondre à la puérilité de cette insinuation, tous ceux qui voudront bien lire mes quelques pages avec soin verront vite que ce n'est pas une vieillerrancune — rancune qui, vraiment, serait trop ridicule — qui m'a guidé, mais bien plutôt la rancune — tout artistique — contre l'homme qui a brutalement traité d'idiot et de fou un génie aussi prodigieux que Wagner ; — si tant est que j'aie senti quelque rancune en écrivant. Et, d'ailleurs tous les *vrais* artistes qui me connaissent — et c'est surtout à leur estime que je tiens — ne songeront pas un instant, j'espère, à partager les malveillantes idées de *l'Ouvreuse*.

Je vous prie de recevoir, encore une fois, tous mes remerciements et croyez bien à ma plus absolue sympathie.

A.-F. HÉROLD.

---

# NOTES ET NOTULES

---

Rodin, un des rares génies qui consolent de vivre en ces temps, a accepté sans révolte, avec un sourire de mépris, le jugement d'une « commission » : l'artiste est trop haut pour que l'atteignent ces pauvretés ; mais l'injure et le dommage est pour le public qu'on prive d'un chef-d'œuvre. Il est à présumer, toutefois, que quelque groupe d'élus, si non moins stupides au moins plus roublards, se payeront la facile gloire d'ériger dans Paris l'œuvre du Maître !

\*  
\* \*

*Maître!* — Un journaliste belge, interviewant la brute Stanley, lui donne ce titre ; un mot peut-il tomber plus bas ? — il est vrai que pas mal de sous-parnassiens s'épithétisent de même.

\*  
\* \*

Accidents :

L'année dernière nous avons su (par télégramme) le naufrage de Georges Hugo qui — par bonheur — put s'échapper de l'épave et gagner la côte à pied sec, par un temps superbe.

Cet été, M. le « poète » Haraucourt — la presse entière s'en est très émue — « parvint — par bonheur — à se faire jeter par les lames au pied d'une falaise ; il en a été quitte pour la peur » — et cela se passa près de Vaucottes.

D'autre part, toujours les aulx, notre collaborateur, M. Bernard Lazare, en traversant Marseille, s'est évanoui,

— par bonheur l'asphyxie n'était pas complète et des soins intelligents l'ont vite remis.

\*  
\* \*

Notre envoyé spécial en Bulgarie, a tiré, une première fois, sans résultat, sur M. Stambouloff, — dont, en s'excusant de son peu d'adresse, il annonce le prochain massacre. — Des paris sont engagés dans nos bureaux : 1/32.

\*  
\* \*

Nous relevons dans la *Jeune Belgique* un éloge mérité de Chéret ; le critique oublie de citer *Le Sourire* (ancienne affiche du Jardin de Paris) et cette simplicité, *le Téléphone*; les dernières polychromies pour *l'Alcazar* et pour les *Fêtes des Fleurs* nous ont paru un peu.... Besnard.

\*  
\* \*

#### Bibliographie :

Chez Lacomblez (Bruxelles), *Les Flaireurs*, par Ch. van Lerberghe, que publia jadis la Wallonie (nous eûmes alors l'occasion d'en féliciter l'auteur).

*Les Aveugles*, délicieux petit volume, où le haut et étrange talent de M. Maeterlinck s'affirme par deux fois.

Nous renonçons à annoncer à nos lecteurs « l'imminence » d'un livre de M. Jean Moréas. Ceux-ci nous pardonneront une telle erreur d'information, notre bonne foi ayant été surprise.

Le N° 63 *d'Art et Critique* contient une importante étude : le *Théâtre vivant*, par Jean Jullien (auteur du *Maître*, de *l'Echéance*, etc.).

\*  
\* \*

Nous lisons avec plaisirs dans *la Wallonie* :

« *Aux entretiens politiques et littéraires.* — *La Wallonie*, qui jamais n'a songé aux petites choses de la politique, n'a pas à s'occuper des faciles infamies commises

par quelques touristes prussiens en terre belgeoise. D'ailleurs, nous ne sommes point « belges », et c'est à la *Jeune Belgique* de protester, si elle le veut. Wallons, Liégeois, nous sommes Français de race à plus juste titre que les Normands ou les Méridionaux.

Remontons au déluge : Français au temps de Pépin de Herstal, de Charles Martel et de Charlemagne, ces Liégeois, indépendants depuis l'orée du moyen âge ; massacrés par les ducs de Bourgogne pour avoir soutenu la France ; nous qui nous étions unis librement aux Français en 1789 et fûmes donnés ensuite malgré nous aux Bataves, devons-nous le rappeler constamment à nos meilleurs amis, pour qu'ils nous considèrent comme leurs ?

Bien heureux encore lorsqu'on ne fait pas, du Wallon Roland de Lattre, l'Italien Orlando Lasso ; de Rogier Pastur, Roger van der Weyden ; de Patinir, de Lombart, etc., des peintres *flamands* !

Et à ce propos, peut-être conviendrait-il d'insinuer que Franck est Liégeois comme Grétry, Félicien Rops un pur Wallon, et qu'enfin Liège n'est pas « une des plus jolies villes de *Flandre* », malgré l'opinion si autorisée de Walter Scott et peut-être de Victor Hugo ! »

\*  
\* \*

Ouvrir un *Gaulois* et lire en phrase de tête !

« Avant hier est mort à Paris le dernier des vieux domestiques, celui qui était resté jusque le suprême moment auprès de son maître, l'un des plus grands génies du siècle, le maître écrivain dans le manteau duquel dix auteurs dramatiques et autant de romanciers eussent pu se tailler une célébrité. J'ai nommé Alexandre Dumas. »

Nous pensions plus ancien ce décès d'Alexandre Dumas, mais le traiter de vieux domestique, à six colonnes de la prose d'Hector Pessard, voilà bien de la hardiesse ; pourquoi aussi l'insinuation malveillante qui rappelle qu'aucune des œuvres signées par ce vieux nègre ne sortit de son cerveau ? Le pauvre Gérard de Nerval avait écrit presque en entier les *Trois mousquetaires*.



\*  
\* \*

Le peintre Dubois-Pillet est mort ce mois — C'était un fidèle du groupe néo-impressionniste, et le meilleur des hommes.

\*  
\* \*

L'Académie, affolée de sa propre bêtise, renonce à continuer son dictionnaire. Commencée en 1835 la révision en était encore à la lettre... A! — A quand l'interne-ment de ces gâteaux.

\*  
\* \*

Monsieur Octave Mirbeau, dans un article du *Figaro* que nous approuvons d'ailleurs, découvre la *Princesse Maleine*, de Maurice Maeterlinck, l'exalte au-dessus de Shakespeare, et cela se comprend comme de tout explorateur signalant des merveilles inconnues. Pourtant eut-il été intéressant de rechercher si cette *Princesse Maleine* ne ressemblerait pas — oh ! par le plus grand hasard — à autre chose, à quelque œuvre française, allemande, ou même belge, par exemple, celle-ci, bien entendu, rappelant autre chose que de belge, — car il est bien absolument certain que nulle œuvre flamande autochtone jamais ne vit le jour en ce siècle. — D'autre part, si intéressant que soit le drame de M. Maeterlinck, n'y avait-il donc pas parmi les écrits de la jeunesse française, exception heureuse et bien rare sans doute, quelque page à exalter auparavant, à faire connaître tout au moins, même en la considérant comme indigne de Shakespeare ?

Nous ne saurions blâmer M. Mirbeau de son article, courageux, après tout, et sincère, nous en restons convaincus. Mais enfin on commence à en prendre un peu trop à l'aise avec les écrivains français : Ils subissent déjà l'affront d'être enterrés ou décorés, en tête de *nos* premiers journaux, par le dernier des Coppées belges ; si à présent ces mêmes journaux, muets sur nos plus admirables poètes vivants, se mettent à déifier, même à propos, l'un de leurs concitoyens, de quelle arrogance ne vont-ils pas

se gonfler, tous les détrousseurs de lyrisme, gloire des Flandres !

\*  
\* \*

Notre collaborateur Paul Adam corrige les épreuves de son roman *En décor* (Savine) que publia la *Revue indépendante* de Dujardin. Il met aussi la dernière main à *Robes rouges*, autre roman, sur les mœurs de la magistrature.

\*  
\* \*

Le docteur Tripier a réuni toutes les observations sur l'influence de l'état météorologique pendant les épidémies de choléra; il résulte de son travail que, la tension électrique diminuant, les dangers d'infection augmentent. Or, la tour Eiffel détruit, dans un rayon de 3,000 mètres au moins, toute la tension à la surface du sol, et met ainsi une énorme partie de Paris en danger de mort. — Il est urgent de détruire la Tour Eiffel. L'esthétique serait ainsi vengée par la salubrité.

---

N. B. *Tout ce qui concerne la rédaction des « Entretiens politiques et littéraires » ne peut être adressé, utilement, qu'à M. Francis Vielé-Griffin, 122, rue de la Pompe, Paris.*

---

Le Gérant : J.-R. BOUTHORS.

- PAUL ADAM. — *La Glèbe.*  
 — — — *Etre.*  
 — — — *Essence de Soleil.*  
 JEAN AJALBERT. — *En Amour.*  
 EDMOND BAILLY. — *Lumen.*  
 MAURICE BARRÈS. — *Sous l'Œil des Barbares.*  
 — — — *Un Homme libre.*  
 PAUL BOURGET. — *Madame Bressuire.*  
 LÉON DIERX. — *Œuvres.*  
 EDOUARD DUJARDIN. — *Les Lauriers sont coupés.*  
 FELIX FENEON. — *Les Impressionnistes.*  
 EMILE GOUDEAU. — *Poèmes ironiques.*  
 — — — *La vache enragée.*  
 GUSTAVE KAHN. — *Les Palais Nomades.*  
 JULES LAFORGUE. — *Œuvre.*  
 STEPHANE MALLARMÉ. — *Œuvres.*  
 STUART MERRILL. — *Les Gammes.*  
 EPHRAÏM MIKAËL. — *L'Automne.*  
 GABRIEL MOUREY. — *Flammes mortes.*  
 JEAN MOREAS. — *Les Cantilènes.*  
 FRANCIS POICTEVIN. — *Songes.*  
 HENRI DE REGNIER. — *Episodes.*  
 — — — *Poèmes Anciens et Romanesques.*  
 ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit.*  
 J.-H. ROSNY. — *Le Termite.*  
 ALBERT SAINT-PAUL. — *Scènes de Bal.*  
 JEAN E. SCHMITT. — *L'Ascension de N. S. J.-C.*  
 JEAN THOREL. — *La Complainte humaine.*  
 GEORGES VANOR. — *Les Paradis.*  
 PAUL VERLAINE. — *Œuvres.*  
 VILLIERS DE L'ISLE ADAM. — *Œuvres.*  
 FRANCIS VIELE-GRIFFIN. — *Les Cygnes.*  
 — — — *Ancoëus*  
 — — — *Joies.*  
 T. DE WYZEWA. — *Notes sur Mallarmé.*

LISEZ :

L'ÉCLAIR

L'ÉCLAIR

L'ÉCLAIR

L'ÉCLAIR

L'ÉCLAIR